Suzanne DIXON, *Reading Roman Women. Sources,* Genres *and Real Life* : Londres, Duckworth, 2001, un vol. in-8°, 242 pages.

L'intérêt de Suzanne DIXON pour l'histoire de la femme romaine n'est pas chose nouvelle : elle y a consacré de nombreux articles (dont deux sont repris ici) et essais (citons notamment *The Roman Mother,* paru à Londres, Croom Helm/Routledge en 1988). Ce nouveau livre se veut un bilan de tout son travail antérieur, mais aussi une réflexion sur l'objectivité des sources antiques, tant littéraires qu'épigraphiques ou iconographiques, qu'elle a toujours pratiquées. Des années de recherche sur le sujet lui ont en effet enseigné qu'il est vain de vouloir reconstituer une image réelle de la femme romaine à partir des images et des textes (même en apparence les moins subjectifs, comme les recueils de lois, les testaments, etc.), car ils reflètent tous moins une réalité qu'une idéologie ; d'autre part, la lecture que nous en donnons est presque inévitablement altérée par des préjugés, qu'il soient d'inspiration féministe, ou, à l'inverse, misogyne.

Ces constatations pessimistes restent en arrière-plan des trois parties de son ouvrage : dans la première (« Readings »), elle fait le point sur l'état de la question, notant que l'intérêt pour la femme dans l'Antiquité n'a pas diminué depuis vingt-cinq ans et proposant une utile bibliographie commentée, axée sur les différentes tendances de la recherche actuelle. La revue des principaux ouvrages parus au cours des dernières décennies l'amène à insister sur la notion de genre : l'image de la femme est avant tout conditionnée par le genre littéraire qui la projette. C'est particulièrement vrai à propos du désir féminin : la deuxième partie (« Reading the Female Body») analyse les différentes représentations dans les textes de la sexualité féminine et montre que celle-ci est rarement bien connotée tout simplement parce qu'elle est surtout évoquée par la satire ou l'invective politique. Elle est complétée par un chapitre sur le viol dans la loi et le mythe qui s'élargit en une réflexion sur la notion de chasteté à Rome et en une analyse de la femme comme symbole de décadence dans la littérature latine.

La troisième partie traite d'abord de la position que la loi faisait à la femme et montre en particulier comment dans le droit l'assouplissement progressif de la *tutela mulierum perpetua* est allé paradoxalement de pair avec l'affirmation du concept d'*infirmitas sexus*. S. DIXON évoque ensuite un aspect assez difficile à saisir, les activités commerciales et les patronages. Le commerce est relativement peu mentionné dans les textes car, à petite échelle, il était considéré comme vil. La littérature et les inscriptions nous ont néanmoins conservé le souvenir de quelques femmes entrepreneurs, armateurs, etc. et sachant réaliser de fructueux profits, comme Terentia, l'épouse de Cicéron, qui possédait des immeubles de rapport en ville et savait acheter et revendre avec d'énormes bénéfices. Cependant, comme l'on peut s'y attendre, les commerces tenus par les femmes, comme d'ailleurs, les emplois qu'elles occupaient en général ou encore les patronages auxquels elles se livraient, étaient plutôt conçus comme des prolongements de leurs tâches et de leurs prérogatives domestiques : si l'on connaît des femmes orfèvres ou même cordonniers, elles restent quand même avant tout marchandes des quatre saisons, serveuses, bonnes d'enfants, sages-femmes ou ouvrières dans la confection des vêtements. S. DIXON s'arrête longuement sur cette dernière activité, car le tissage était traditionnellement considéré comme la principale charge de la maîtresse de maison. Elle se livre enfin, en guise de conclusion, à une relecture de la figure mythique de Lesbia/Clodia, et montre combien les portraits qu'ont tracés de celle-ci Catulle et Cicéron, pour conditionnés qu'ils soient par les genres adoptés par ces

deux écrivains, ont souvent été pris au pied de la lettre par la critique contemporaine.

Les deux niveaux sur lesquels se développe sa réflexion — remise en question de la fiabilité des sources, illustrée par une présentation de quelques traits de la femme romaine clairement déformés par celles-ci, approfondissement de certains aspects relativement peu connus de la *matrona* à l'aide de ces mêmes sources dont le témoignage est révoqué en doute —, *a priori* peu compatibles, déroute quelquefois le lecteur. C'est en définitive peut-être la troisième partie qui emporte le plus l'adhésion, car elle atteste que si S. DIXON a été saisie d'inquiétudes légitimes à propos des documents qu'elle a exploités au cours de nombreuses années de recherche, elle a su surmonter cette aporie et, tout en ayant conscience du caractère incomplet et partial de ses informations, continuer à tenter de retracer de la femme romaine une image aussi fidèle que cela est possible.

A. MOLINIER-ARBO.